Zeitschrift: L'Hôtâ

Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien

Band: 38 (2014)

Artikel: Souvenirs = Seuveniainces

Autor: Chapuis, Bernard

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1064614

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Souvenirs

Le souvenir revisite le passé et l'irradie d'une lumière magique.

Celui qui ne le sait pas ne voit pas la différence. Mon père, qui est né en 1892, était boulanger à Damphreux. Il cuisait le pain pour les deux villages. On disait qu'il faisait le meilleur pain de toute l'Ajoie. De ma vie je n'en ai mangé de meilleur. Quand j'y pense, j'en ai encore la nostalgie. Il se levait à quatre heures du matin, parfois à trois heures. Il enfournait vers les cinq heures. Cela sentait bon dans toute la maison et jusque dehors. Après la fournée, pour profiter de la chaleur du four, des femmes appor- venait avec une charrette tirée par un cond portait le lait à la laiterie. Moi, je

Damphreux et Lugnez se touchent. taient des gâteaux à cuire ou des cheval noir. Ma mère criait: «Dépêquartiers de pomme à sécher. Mon che-toi, Abel, avant que celui de Cœupère déjeunait puis préparait sa tour- ve n'arrive!» née. Il n'avait pas de voiture, il accrochait une remorque derrière son vélo. Il faisait une croix sur chaque miche en la nommant: Marguerite, Lucie, Antoinette. Il connaissait le goût de ses clientes, telle voulait son pain bien cuit, telle autre pas trop.

> Durant un certain temps, un boulanger de Cœuve lui faisait concurrence. Il était plus riche que nous. Il tâche, l'aîné sortait le fumier, le se-

Nous avions quelques vaches que je gardais aux champs en automne. Il fallait bien les surveiller, pour qu'elles n'aillent pas brouter le trèfle ou les betteraves. Combien de fois je leur ai couru après. Ma mère les trayait matin et soir et nous, les garçons, nous devions tous donner un coup de main avant de partir à l'école. A chacun sa

è de mi n'es be be d'i

ta po

92

Seuveniainces

Ctu que n' sait p' ne voit p' lai diff'reince. Mon pére, qu'ât nè en 1892, était blantchie è Daimphreux. È tieujaît l' pain po les dous v'laidges. An dyait qu'è f'sait le que moyou pain de tote l'Aidjoûe. De mai vie i ne. Il n'en aî maindgi in moyou. Tiaind qu'i yi elles muse, i en aî encoé tot lai grie. È s'yeuvait ı les és quaitre di maitin, des côps és trâs. E ur ai botait à foué voi les cintches. Coli sentait

Daimphreux èt Niungnèz s' toutchant.

bon dains tote lai majon èt peus djuqu'à

d'vaint l'heus. Aiprés lai fouénèe, po profi-

taie d' lai tchalou di foué, des fannes aip-

poétchint des toétchés è tieudre ou bin des

quatch'lats d' pammes è soitchi. Mon pére

dédjunait èt peus prépairait sai toénè. È n'aivait p' de dyimbarde, èl aiccreutchait ènne remorque drie son vélo. È f'sait ènne croux chus tchéque miche, è vi botait in nom. Marguerite, Lucie, Antoinette. È cognéchait le goût de ses clientes, çtée-ci v'lait son pain bin tieut, ct'âtre pe trop..

În temps, è y en aivait yun d' Tieuve que yi f'sait concurreince. El était pus rètche que nôs. È v'niait d'aivô ènne tchairrate tyirie poi in noi tchvâ. Mai mére breûyait: «Dépâdge-te, Abel, d'vaint que çtu d'Tieuve n'airriveuche!»

Nôs aivins dous trâs vaitches qu'i voidgeos és tchaimps l'èrbâ. È les faiyait bin cheurvoyie, po qu'elles n'alleuchint p' dains l' traye ou bin dains les bett'raves. Cobin de côps i yôs aî ritè aiprés. Mai mére les traiyait maitin èt soi èt peus nôs, les bouebes, nôs daivins tus prâtaie main foûetche d'vaint que d' paitchi en l'écôle. Tchétiun sai bésaigne, not' gros botait feu l' feumie, l'âtre poétchait le laissé en lai frutiere. Moi, i preniôs tieusain des laipins. Dains lai vâprèe, nôs daivins encoé fendre le bos po

Mon pére ne rittait p' à môtie, mains èl était crayaint. È y en é que promettant des

oi, je



soignais les lapins. L'après-midi, nous devions encore fendre le bois pour le four.

Mon père ne courait pas à l'église, mais il était croyant. Il en est qui promettent de l'argent à saint Antoine pour retrouver leurs lunettes ou leurs

Mon père ne courait pas à l'église, mais il était croyant. Il en est qui promettent de l'argent à saint Antoine pour retrouver leurs lunettes ou leurs



sous en sint Antoène po r'trovaie yos breliçhes ou bin yos çhiès. Lu n'aivait p' les moyens. Po eurméchaie, è graiyenait chu in biat «Bon po ènne michatte de pain» èt

ens. out e de

tçhissait le biat dains l' tronchat di môtie. È léchait â tiurie le tieusain de r'botaie le biat en çtu qu'en aivait fâte.

Mes poirents ne djâsïnt ran qu' frainçais d'aivô nôs. Ès vlint qu' nôs feuchïns bïn prépairès po l'écôle. Mains d'avô les dgens du v'laidge, le patois, qu'était yote premie

de l'église. Il laissait au curé le soin de remettre le bon à une personne dans rette. Elle avait gagné sa journée, et le besoin.

Mes parents ne parlaient que français avec nous. Ils voulaient que nous sovons bien préparés à entrer à l'école. Cependant, avec les gens du village, le patois, qui était leur premier langage, reprenait le dessus. Mon père en soin d'aller plus loin. Je veux t'acheter connaissait tous les secrets. Il le parlait avec aisance et l'écrivait sans fautes. C'était un plaisir de l'entendre.

Ainsi, mon père avait deux métiers, paysan et boulanger. En outre, il était poète. Il écrivait des poésies qu'il recopiait dans un carnet à couverture noire. Il écrivait aussi bien en français qu'en patois. Comme il aimait bien ses clientes, il n'oubliait jamais leur rien de plus. Je regrette, Abel, mais je anniversaire. «Tiens, Mélie, puisque c'est ta fête, je t'ai écrit quelque chose.» Mélie rougissait comme une écrevisse et vite cachait le papier dans son tablier.

En été, Julia, une femme de Cœuve, faisait le tour du village avec son petit char à bras pour vendre ses cerises. On lui en demandait une livre par le soir. Il laissait une imposte ouverte, ci, une écuelle par là, si bien qu'à la fin malheureusement c'était un peu trop du village, il ne lui restait presque plus haut pour moi. Je prenais mon élan, je donnait deux pièces de vingt. Bien rien, quelques cerises au fond d'un visais du mieux que je pouvais, et je souvent, je n'avais pas la monnaie à lui corbillon; elle les distribuait aux en- lançais la michette par cette ouver- rendre. «Tu me dois trois centimes, fants.

surtout, elle avait bavardé, elle avait pris du bon temps.

Un jour – je me souviens, c'était pendant la guerre -, avant de commencer sa tournée, mon père la hèle:

- Arrête-toi, Julia! Tu n'as pas betoutes tes cerises.

- Qu'est-ce que tu dis, Abel?

 Vends-moi tes cerises! Il me les faut toutes. Les soldats m'ont commandé des gâteaux aux cerises pour ce soir. Eh bien, tu me les donnes ou quoi?

- Non!

- Et pourquoi?

- Tu auras ton corbillon si tu veux, ne peux pas. Si je te vends toutes mes cerises, qu'est-ce que je vais faire tout l'après-midi?

Dès que j'ai pu, j'ai donné un coup de main pour la tournée. Je portais le pain dans une hotte derrière le dos et je m'élançais sur mon vélo. Emile, qui travaillait à la sablière, ne rentrait que ture. Le soir, Emile devait la chercher me disait-il. Tu me les rapporteras en-

Elle rentrait chez elle toute guille- dans toute la chambre, sous la table, sous les meubles.

yai

en

qu

gra

pa te.

pyu tch

çai bir

an

féte

roi

cho

f'sa po ènn qu pu te,

se.

chi

boi

la

jes

Pour aller de l'école de Lugnez jusque sur la Côte, il fallait traverser la Cœuvatte sur un petit pont sans parapet. Une fois, je suis tombé dans la rivière. Les bretelles de ma hotte étaient prises dans le guidon. J'ai failli me nover. Tous mes pains flottaient sur l'eau. Je les ai rapportés à la maison. Nous n'avons pas pu les vendre. Nous les avons donnés aux cochons. Mon père les a remplacés. Il ne m'a pas grondé. Il savait faire preuve de compréhension.

Les clients que je trouvais chez eux payaient tout de suite. Les autres «allaient au carnet», comme on disait alors. J'inscrivais la somme due dans un calepin et ils payaient à la fin du mois.

Jean-Pierre Grigou, lui, n'allait pas au carnet, il me payait sur-le-champ, ce qui ne m'arrangeait pas. Il habitait seul dans une petite maison aujourd'hui détruite. Il était d'une telle avarice qu'il aurait écorché un pou simplement pour en avoir la peau; ça peut toujours servir. Chaque jour, il prenait sa michette. A l'époque, la livre coûtait trente-sept centimes. Il me yaindyaidge, repreniait le d'chus. Mon pére en cognéchait tos les ch'crèts. E le djasait qu' coli f'sait piaiji d' louyi, èt meinme, è le graivenait sains fâte.

able,

z jus-

er la

oara-

ns la

notte

failli

aient

mai-

ndre.

nons.

m'a

re de

z eux

«al-

disait

dans

n du

it pas

amp,

bitait

aison

e tel-

pou

u; ça

ur, il

la li-

Il me

Bien

e à lui

imes,

is en-

Aidonc, mon pére aivait dous méties, paivisain èt blantchie. En pus, èl était poète. È graivenait des poésies qu' èl eurcopyait dains in retieuyat d'aivô ènne noire tchevétche. E graiyenait aich' bin en frainçais qu'en patois. Cment qu'èl ainmait bin, ses clientes, è n' rébiait djemains yote anniversaire. «Tins, Mélie, cment ç'ât tai féte, i t'aî graiyenè âtche. » Lai Mélie v'niait roudge cment ènne graibeusse èt vite caitchait l' paipie dains son dvaintrie.

A tchâtemps, lai Djulia, ènne de Tieuve, f'sait le toué di v'laidge d'aivô son tchairrat po vendre ses cliejes An yi en d'maindait ènne livre poi chi, ènne étchéye poi li, che bin qu'à bout di v'laidge è n'yi d'moèrait quasi pus ran, dous trâs cliejes à fond d'enne cratte, qu'èlle baiyait és afaints.

Elle s'en r'veniait en l'hôtâ tote hèverouse. Elle aivait dyaingne sai djouenee, et chutot, èlle aivait djâsè, èlle aivait pris di bon temps.

In djoué, qu'i m'sovins, c'était pendaint lai dviere, d'vaint d'aicmencie sai touénèe, mon pére lai récrie:

- Râte-te, Djulia! T 'n'és p'fâte d'allaie pus loin. I veus t'aitchtaie totes tes çlie-

- Qu'ât-ce te dis, Abel?

 Vends-me tes çliejes! È m'les fât totes. Les soudaîts m'aint commainde des toétchés és cliejes po ci soi. Yè bin, te m' les bèves ou bin quoi?

- Nian! - Et poquoi?

 T'airés tai cratte s' te veus, ran d' pus. É m'en encrât, Abel, mains i n' serôs. S'i t' vends totes mes celiejes, qu'ât-ce qu'i veus fotre tote lai sainte vâprèe?

po lai toénnèe. I poétchôs le pain dains ènne hotte drie le dos et peus i m'yainçôs ch' mon vélo. L'Émile que traivayait en lai saibliere, ne rentrait qu' le soi. E léchait in guichèt oeuvie, in po trop hât po moi. I preniôs mon élan, i vijôs l' meus qu'i poéyôs, èt peus i vainçôs cte michatte poi ct'euverture. Le soi, l'Emile lai d'vait tchri dains tot l'poiye, dos lai tâle, dos les moubyes.

Po allaie dâ l'écôle de Niungnéz djuque ch' lai Côte, è faiyait travoichie lai Tieuvatte chus in ptèt pont sains murat. In côp, i seus tchoé dains lai r'viere. Les bretèlles de mai hotte étint prijes dains l' guidon. I m' seus quasi nayé. Tos mes pains flottint chu l'âve. I les aî raippoétchès en l'hôtâ. Nôs n'ains p' poéyu les vendre. Nôs les ains bèyis és poûes. Mon pére les é rempiaicis. E n' m' é p' granmoinnè. El aivait brament de compregnoure.

Les clients qu'i trovôs en l'hôtâ me paiyint tot comptant. Les âtres allint â carnet, cment an dyait. I inchcrivôs lai

somme dains in rteuyât et peus es paiyint en lai fin di mois.

Ci Djeain-Piere Grigou, lu, n'allait p' â carnet, è m' paiyait comptant, çoli n' m'airrandgeait pe. E vétyait tot d' pai lu dains ènne petète mâjon qu'ât aivu détrute. C'était in grippe-sou qu'airait écoértche in pouye po en aivoi lai pé. E preniait tos les djoués sai michatte. Lai livre côtait trentesept centimes. E me beyait dous piecattes de vingt. Bin svent, i n'aivôs p' lai mannaie Dâ qu'i aî poéyu, i aî bèyie in côp d'main po yi rendre. «Te m' dais trấs centimes, que m'diait l'hanne. Te m' les rappoétch'rés encoé adjd'heu.» Aiprés dénèe, i sâtôs ch' mon vélo po raippoétchaie ces trâs roudges

> Voi lai cintyaintaine, mon pére é predju lai vue. Tchétche médi, i yi yéjôs lai feuille. Mes poirents étint aiboénnès à Jura. I ainmôs bin çte feuille, chutot les fôles de Jules Surdez, in tot foûe cognéchou d' not' hichtoire et peus de not' patois.

- Tiu ât-ce qu'ât moûe? me d'maindait

În djoué, è m'é d'maindè d' l'condûere â cèm'tèrre. È seintaît le bord des tombes d'aivô sai biantche cainne.

- Tiu c'ât, ctu-ci?

I yi yéjôs le nom graiynè ch'lai piere.

- Et peus ctu-li?

- Djeain-Piere Grigou

- Oh bin, ci Djeain-Piere, c'était ènne sacrée peingnatte.

Aidonc è se pentche ch'lai tombe:

core aujourd'hui.» Après dîner, je sau- femme de Cœuve qui vendait ses ceritais sur mon vélo pour lui rapporter ses. ces trois centimes rouges.

perdu la vue. Tous les jours à midi, je lui lisais le journal. Mes parents étaient abonnés au Jura. J'aimais bien ce journal, surtout les histoires de Jules Surdez, un fin connaisseur de notre histoire et de notre patois.

- Qui donc est mort? me demandait mon père.

Un jour, il m'a demandé de le conduire au cimetière. Il tâtait le bord des tombes du bout de sa canne blan-

- Celui-ci, qui est-ce?

Je lui lisais le nom gravé sur la pier-

- Et celui-là?

- Jean-Pierre Grigou.

- Oh, ce Jean-Pierre, c'était un sacré avare.

Là-dessus, il se penche sur la tom-

- Eh bien, t'en a assez, maintenant, des sous, Jean-Pierre?

Cela fait plus de cinquante ans que mon père est mort. Un jour, il est parti sans bruit retrouver ce Jean-Pierre au pays des taupes. De quoi parlent-ils tous les deux? Ils se disent que les sous, ce n'est pas tout, comme cette

Je pense encore chaque jour à celui Vers la cinquantaine, mon père a qui m'a donné, avec la vie, l'amour du pays et la musique du patois. Je sens encore l'odeur de son pain.

> Bernard Chapuis Illustrations de Marylène Valle





– Éh bin, t'en ès prou, mitnaint, des sous, Djeain-Piere ?

Çoli fait pus d'cinquante ans que mon pére n'ât pus. În djoué, èl ât paitchi sains brut po rtrovaie ci Djeain-Piere Grigou â paiys des Tarpies. De quoi ât-ce qu' ès djâsant les dous ensoène ? E s'diant qu' les sous ç' n' ât p' le tot, cment çtée d' Tieuve que vendait ses çliejes.

I muse encoé tchétçhe djoué en çtu qu'm' é bèyie, dâivô lai vie, l'aimoé di paiyis èt peus l'airoiye di patois. I aî encoé dains l' nèz lai cheintou d' son pain.

Bernard Chapuis



A une jeune folle

Pourquoi, dis donc un peu, Agathe, Que tu n'as pas voulu de moi? Est-ce que tu crois, pauvre fille Que tu as été faite pour un roi?

Même si tu as une belle tête, De très beaux yeux, un nez bien droit, Est-ce que tu crois, pauvre petite, Qu'il n'y en a pas de mieux que toi?

Abel Chapuis 1892-1962

En ènne djûene dôbatte

Poquoi, dis voûere ïn pô, Aigathe Que te n'és pe voyu de moi? Àt-ce que te crais, pouere bâichatte Que t'és aivu faie po ïn roi?

Dâ que t'és ènne belle téte, Des tot bés l'eûyes, ïn nèz bïn droit, Ât-ce que te crais, pouere petéte, Qu'è n'y en é pe de meux que toi?

Abel Chapuis 1892-1962

